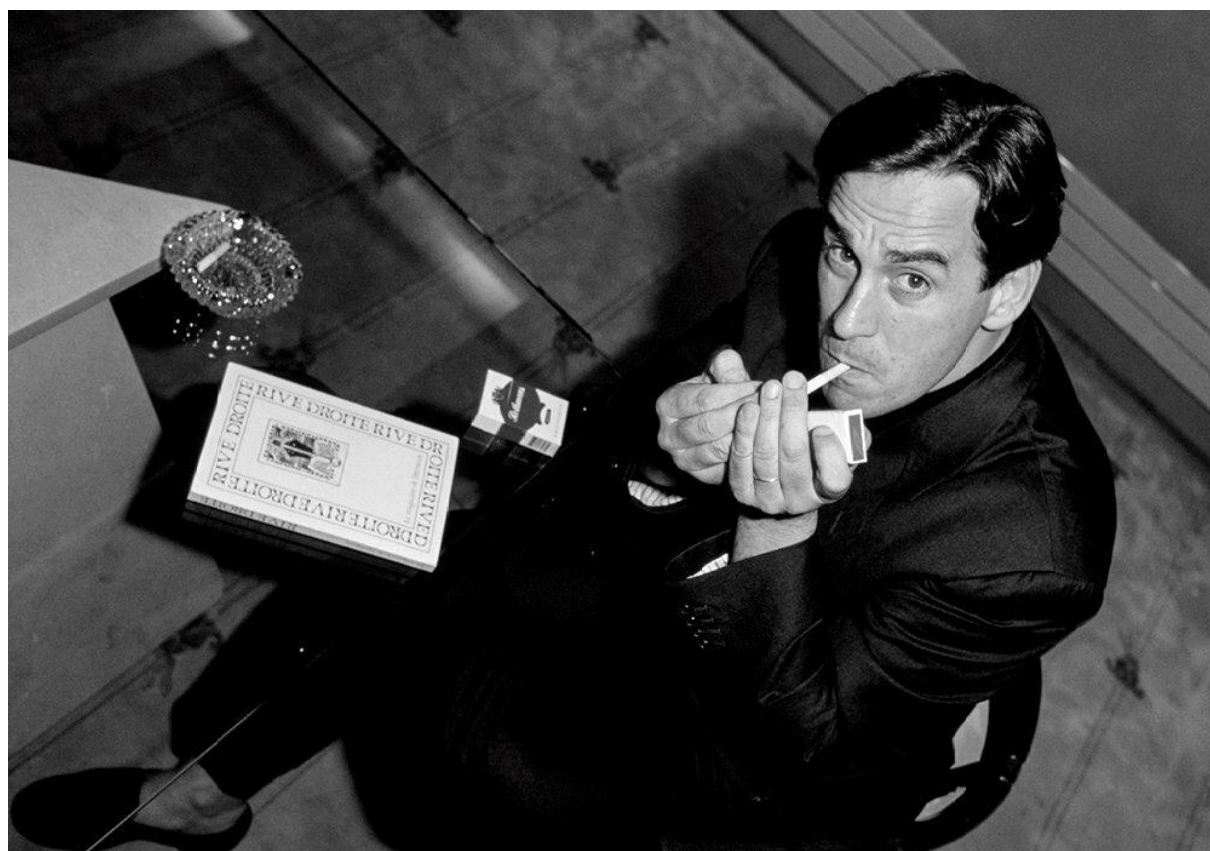


Ardisson l'intranquille

Portrait. *Derrière son hyperactivité et ses provocations, l'homme de télévision, décédé le 14 juillet, cachait ses angoisses intimes.*

Par Franz-Olivier Giesbert

Le Point, 17 juillet 2025



Insatiable. *Parmi ses nombreuses activités, Thierry Ardisson fut aussi l'éditeur de la revue littéraire Rive droite au début des années 1990.*

Le noir lui allait bien. De toute ma vie, j'ai rarement rencontré un tel puits d'angoisse. D'abord, l'angoisse de n'être pas à la hauteur et de n'avoir pas bien fait son travail – son émission de télé en cours de tournage, par exemple. Ensuite, une angoisse ontologique et métaphysique, de tous les instants, qui se manifestait en particulier par une forte

hypocondrie, laquelle lui a permis, soit dit en passant, de rallonger son espérance de vie en décelant, il y a déjà longtemps, cette sale manie qu'avait son foie de fabriquer des nodules, jusqu'au cancer terminal qui l'a emporté, lundi dernier.

Thierry ou l'intranquille. Pour avoir souvent participé à ses émissions télévisées et régulièrement à la dernière d'entre elles, *Salut les Terriens !*, j'ai toujours été frappé par le niveau de tension qui régnait dans son équipe. La raison n'en était pas un management par la terreur, loin de là, mais son anxiété sans limite qu'il avait besoin, pendant le tournage, de faire passer sur les autres – sur son producteur et ami Stéphane Simon, notamment, qui s'en prenait de belles mais qui ne lui en voulait pas. Avec « l'homme en noir », comme on l'appelait, le moindre incident de tournage pouvait se transformer en cauchemar.



Coup de foudre. Avec Audrey Crespo-Mara, sa dernière épouse, « réceptacle joyeux de ses tourments » (ici en 2012).

On a souvent expliqué ce comportement à vif par ses origines sociales, relativement modestes, de provincial niçois. Mais non, c'était simplement un perfectionniste qui, dans ses émissions, semblait prêt à tout pour un bon plan, une bonne séquence. « *Le talent, tout le monde en a*, disait-il. *Ce qui fait la différence, c'est le travail.* » Il se serait damné pour une réplique. Avec lui, tout était matière à spectacle et il ne fallait rien laisser au hasard. C'est en cela qu'il incarnait bien les années 1980, quand la France découvrait la com et que chacun commençait à rêver à son « *quart d'heure de célébrité* », comme disait Andy Warhol. Il disait au demeurant que son ambition avait toujours été d'être « *riche* » et « *célèbre* ». Fadaises !

À fond de train

Après avoir commencé en fanfare dans les grandes agences de pub, Ardisson ne savait pas où il allait, mais il y allait à fond de train, sans regarder ni derrière ni devant, et il a fini par incarner, en plus des années 1980, la liberté dans tous ses états. La liberté de claquer les portes des chaînes qui l'employaient. La liberté de tacler la génération dont il était l'un des représentants – les baby-boomers : « *On voulait jouir. On se croyait géniaux, on était juste égoïstes* » (1). La liberté, aussi, de poser des questions provocatrices à ses invités souvent

prestigieux, comme Michel Rocard à qui il demanda tout à trac, en 2001 : « *Sucer, c'est tromper ?* » et qui, peu rompu à l'exercice de l'émission de divertissement, n'eut pas le réflexe d'esquiver.

La télé, qu'il adulait, avait déformé son image publique. De loin, Ardisson pouvait sembler cuistre, cynique et puant ; de près, il était loyal, fidèle et curieux de tout. Torturé aussi. Et puis très sentimental, la larme très facile. Mais les caricatures l'arrangeaient sans doute, qui éloignaient de lui les fâcheux. Car, malgré les apparences, Ardisson avait de forts penchants misanthropiques. Il y avait chez ce personnage baudelairien une mélancolie sans fond qui, souvent, l'emportait loin des autres. Même s'il ne me l'a jamais dit, je le soupçonne d'avoir pensé qu'il valait mieux que ça et qu'il aurait pu avoir une autre vie. Écrivain, cinéaste, Dieu sait quoi. Mais voilà, il y avait toujours la prochaine émission à préparer.

Ce qui l'a sauvé, ce sont ses valeurs qui, au fil du temps, ont pris le dessus sur le reste : l'amour de Paris, de la France et de la famille. C'est pourquoi il fut si heureux, dans la dernière partie de sa vie, avec la solaire Audrey Crespo-Mara, sa troisième épouse, réceptacle joyeux de ses tourments, pour laquelle il avait eu un coup de foudre en la regardant à... la télévision alors qu'elle présentait le journal matinal de LCI. Cela ne s'invente pas. La chose peut arriver mais, dans ce cadre-là, c'est toujours sans suite. Pas avec Ardisson, qui trouva son numéro et l'appela sur son portable pour lui dire sa flamme, jusqu'à ce qu'amour s'ensuive. Il n'a jamais rien fait comme tout le monde. Même sa mort, comme un dernier pied de nez : un 14 juillet, alors qu'il se disait monarchiste !

1. Voir « Confessions d'un baby-boomer », par Thierry Ardisson, avec Philippe Kieffer (Flammarion, 2005).

John van Hasselt/Sygma via Getty Images – WireImage

Lepoint.fr

oOo